

LA
CHARMANTE
COMPAGNIE

**REVUE DE PRESSE « NEVER, NEVER, NEVER » DE DOROTHÉE ZUMSTEIN
MIS EN SCÈNE PAR MARIE-CHRISTINE MAZZOLA
MARS/AVRIL 2017**



LA CHARMANTE COMPAGNIE
2, RUE MORET 75011 PARIS
lacharmantecie@gmail.com
06.99.78.80.21



THEATRE AU VENT
Just another Blog.lemonde.fr weblog

NEVER, NEVER, NEVER – Dorothee

Zumstein / Marie-Christine Mazzola du 27 mars

au 1er avril 2017 – Du lundi au samedi à 20h30 au STUDIO THEATRE – 6 rue
Marcelin Berthelot 94140 Alfortville – Et à GARE AU THEATRE – 6, rue Pierre
Sémard 94400 VITRY SUR SCENE du 11 au 15 Avril 2017 à 20 H 30 –

Publié le 01 avril 2017 par theatreauvent

Quel dramaturge n'a pas rêvé de convoquer sur une scène de théâtre ces chères âmes disparues.

Les écrivains quels qu'ils soient ne cessent d'entendre des voix. Elles s'imbriquent dans la constellation de leur mémoire, elles font partie du tissu intime de leur conscience. Mais en vérité, cela n'existe pas la mort même pour les personnes qui ne s'expriment pas à propos de leurs chers disparus. La mort d'une personne aimée opère une dilution du temps, éternise des sensations devenues vitales. Sans mémoire que serions nous, que signifierait notre personnalité ?

Les morts ne prennent pas la place des vivants, ils les accompagnent là pourrait-on dire, là où il n'y a plus d'objet entre eux et leur être-là, ici et maintenant.

La poésie ouvre la porte aux fantômes. Ce n'est donc pas un hasard si le héros de « Never, never, never » est un poète. Il y a chez le poète un besoin inextinguible de traverser les murs, les apparences et les mots forment ces briques de murs, le plus souvent comme repères car de la même façon qu'il est impossible de fixer du regard le soleil qui vous éblouit, vous ne serez pas tentés de vous laisser approcher par des esprits sauf en rêve. Votre moi trop affirmatif est de nature à décourager les âmes flottantes que vous imaginerez libres tout entières à elles mêmes, à leurs sentiments.

A la veille de recevoir un grand prix de poésie, Ted reçoit la visite de deux femmes qu'il a aimées et qui toutes deux se sont suicidées. L'une Sylvia a été célébrée comme poète à titre posthume, l'autre Assia qui n'a pas supporté l'ombre de cette rivale s'est éclipcée à son tour.

Nous n'entendons pas de pleurs dans cette tragédie. Sylvia et Assia sont toutes à leur bonheur, bonne heure, de pouvoir s'exprimer. Leur lieu de rencontre c'est Ted.

Ted, Sylvia, Assia forment un corps à trois, instrumental où l'amour se décline avec vivacité et sensualité chez Assia, avec mélancolie chez Sylvia, tandis que Ted souvent transi, subjugué, s'offre en résonance, seul instrument joué passionnément par deux femmes. Imaginons une contrebasse qui pense à travers l'archet de son musicien. Ted dispose de deux archets, il est poète, il est Orphée, Sylvia et Assia sont ses deux Eurydice.

Mise en scène de façon dépouillée et très suggestive par Marie-Christine MAZZOLA, superbement interprétée par Thibault de Montalembert, Sarah Jane Sauvegrain et Tatiana Spivakova, la pièce de Dorothee Zumstein résonne comme un magnifique concerto onirique où l'amour réunit les vivants et les morts tel un grand livre ouvert. « Il y a la terreur et l'élan, il y a tout » disent en chœur Ted, Sylvia et Assia . « La mort a déposé ses œufs dans la blessure ». Et ce sont des poèmes !

Paris, le 1er Avril 2017

Evelyne Trân

Le 3 avril 2017

THÉÂTRE

Les fantômes d'amours se retrouvent

Never, Never, Never, de Dorothée Zumstein, convoque des rencontres au-delà du temps.

Comme entraînés dans une spirale froide et angoissante. Aux parois humides et visqueuses. Sur le plateau, deux petites tables, quatre chaises, quelques flacons d'un breuvage ambré, un voile blanc qui descend des cintres, et une ambiance sonore signée Benoît Delbecq. Dans la note d'intention, il est dit que l'atmosphère créée doit faire en sorte que « le public puisse plonger dans la représentation en retenant son souffle ». C'est réussi. En écrivant *Never, Never, Never*, inspiré d'une réplique du *Roi Lear*, de Shakespeare (acte V scène 3), Dorothée Zumstein, qui travaille sur un « opéra de chambre » avec le même Delbecq, a conçu ici une rencontre à mi-chemin entre les vivants et les disparus. Précisément entre un homme, Ted Hughes, et ses deux femmes défuntes, Sylvia Plath et Assia Wevill, suicidées l'une et l'autre, mais à plusieurs années d'intervalle. Dans sa mise en scène, Marie-Christine Mazzola acère les contours de leurs échanges fantomatiques, le souvenir remplaçant la présence charnelle, et l'incarnation théâtrale des personnages ajoute au vertige.

L'interprétation accentue l'étrangeté de cette rencontre

Au fil du temps, les jalousies ne se sont guère estompées même si Ted (Thibault de Montalembert) n'a jamais rien fait pour envenimer les choses, même si c'est par faiblesse, ou par passion secrète des lieux, qu'il n'a jamais abandonné la maison de leur histoire à trois voix successives. Une maison, qui, dans son souvenir, sentait « la pomme, la cannelle, le bébé », dit Assia (Tatiana Spivakova) dans une grimace. Une maison à l'odeur aussi de ces vieux cheveux perdus entre deux lattes de parquet. Sylvia (Sarah Jane Sauvegrain) défend son antériorité dans l'aventure, et elle y ajoute son talent d'écrivaine. Comme Ted, elle était poète. Alors qu'Assia écrivait des slogans publicitaires.

Demain, nous sommes en 1984, mais cela importe peu, Ted doit se voir décerner le titre de « poète laureat », la grande récompense honorifique attribuée dans plusieurs pays anglophones et aux États-Unis. Une mesure de jalousie s'ajoute. L'interprétation serrée, millimétrée, avec des répétitions voulues, découpées, planantes, accentue l'étrangeté de cette rencontre qui conduit le spectateur, même malgré lui, dans le plus intime des autres. ●

GÉRALD ROSSI

Du 11 au 15 avril, à Gare au théâtre,
13, rue Pierre-Sémard, à Vitry-sur-Seine (94),
tél. : 01 55 53 22 26.

Accueil > **Never, never, never** de Dorothée Zumstein

Critiques / Théâtre

Never, never, never de Dorothée Zumstein

par Gilles Costaz

La perfection du triangle



A peine sa pièce *MayDay* a-t-elle été créée au théâtre de la Colline, dans une très forte mise en scène de Julie Duclos, que Dorothée Zumstein voit son texte *Never, never, never* joué à Alfortville et Vitry, dans une mise en scène de Marie-Christine Mazzola. C'est un doublé qu'on peut saluer en ces temps bien injustes envers les auteurs d'aujourd'hui. Dorothée Zumstein est un écrivain passionnant qui, dans *Never, never, never*, rêve précisément autour de la destinée de trois écrivains. Il s'agit de Ted Hughes (1930-1998), Sylvia Plath (1932-1963) et Assia Wevill (1927-1969). Les deux femmes ont été successivement l'épouse (et la mère d'un enfant) de Hughes ; toutes deux se sont donné la mort, la seconde se sentant écrasée par la gloire posthume de la première.

Dorothée Zumstein imagine Ted Hughes à la veille du jour où il va recevoir le titre de « poète lauréat », en 1984. Cette nuit-là, les deux femmes passent dans son esprit, vont et viennent de manière si concrète, si certaine que ce n'est plus exactement un rêve. C'est un moment de vérité où les contradictions, les quêtes personnelles et les projets suspendus surgissent et cherchent leurs impossibles solutions. Les relations ont été rudes, puisque la mort volontaire a conclu les deux passions. Sylvia et Ted ont même détruit irrémédiablement des écrits que l'un et l'autre avaient en chantier. Mais ces rencontres fictives, que le passé pourrait pousser vers l'âpreté, se déroulent dans une trouble et troublante douceur. Ted, très porté sur l'alcool, ne cesse de se verser des verres de cherry. Le rêve n'en est que plus beau ! Ce triangle, d'abord antagoniste, tout en oppositions tranchantes, s'engage dans une folle réconciliation, atteint à une totale harmonie dans un au-delà onirique et posthume. Le trio partage alors la perfection du triangle.

Les dialogues imaginaires entre les auteurs et les artistes sont innombrables dans notre répertoire. Celui qu'a écrit Dorothée Zumstein – qui est plutôt un « trilogue », si l'on ose employer ce terme – est d'une singulière beauté. Il n'est fait que de vibrations sensibles et invente le langage d'une communication étrange, pénétrante, d'une grande intériorité et pourtant d'une expression éclatante, entre des êtres qui se rejoignent en glissant entre les plans de la réalité et de l'au-delà du miroir. Dans un décor très simple – un bureau et un canapé dans un appartement anglais -, Marie-Christine Mazzola compose une mise en scène à la fois silencieuse et musicale, contrastée et pourtant d'une infinie douceur, d'une circulation lente et feutrée. Thibault de Montalembert incarne le poète en alliant de façon très juste la passion et la lassitude, en étant dans les deux degrés de la vie – le banal et le sublime, le quotidien et le dépassement. Sarah Jane Sauvegrain est Sylvia Plath avec une gravité calme, dans une émotion toujours masquée et toujours en pleine tension. Tatiana Spivakova se charge du rôle d'Assia dans un jeu parallèle, suspendu lui aussi, mais chargé de plus d'ironie et de causticité. Ce trio est remarquable, sans cesse d'une finesse renouvelée, d'une présence charnelle autant qu'éthérée. Tout se passe comme si Marie-Christine Mazzola avait réglé le problème de l'au-delà : on y vit dans une tendresse complexe et enveloppante ! En un temps où le fracas est la note première de nos spectacles, tant d'intelligence ouatée, de délicatesse secrète est un bienfait exceptionnel.

Never, never, never de Dorothée Zumstein, mise en scène et costumes de Marie-Christine Mazzola, scénographie de Sarah Lee Lefèvre, lumières de Pierre Gaillardot, musique de Benoît Delbecq, avec Thibault de Montalembert, Sarah Jane Sauvegrain et Tatiana Spivakova.

Allegro Théâtre

mercredi 29 mars 2017

Never, Never, Never de Dorothee Zumstein

Il ne fait plus de doute que l'écriture de Dorothee Zumstein est de celle qui nous aime. On en avait le sentiment avec *May Day* mise en valeur il y a quelques semaines au théâtre de la Colline par la mise en scène foisonnante de Julie Duclos. On en a confirmation avec *Never, Never, Never* à laquelle Marie - Christine Mazzola, sortie récemment du Conservatoire National d'Art Dramatique a donnée la forme d'une épure. Une nuit alors qu'il va recevoir un titre prestigieux, Ted Hugh retrouve dans l'appartement londonien où il vécut avec elle Sylvia Plath qui, vingt ans plus tôt, mis fin à sa vie. Bien que la défunte en ait gros sur le cœur, il apparaît d'emblée que leurs amours ne sont pas mortes, que leurs liens sont irrévocables. Les souvenirs rappellent tour à tour tendres et déchirants. Peu après surgit Assia Wevill pour qui Ted s'éloigna de Sylvia et dont les souffrances sont elles également encore à vif. Elle aussi se suicida. Avec leur enfant. En tentant de répondre aux phrases d'une gracieuse cruauté des fantômes qui le hantent, l'homme prend conscience qu'il affronte ses démons. C'est dans un décor spartiate, que se déroule ce huis - clos qui rappelle à chacun combien ceux qu'on a chéris et perdus restent présents en nous. Le charme que dégage la représentation doit beaucoup à ses trois interprètes. Si Assia (Tatiana Spivakova) apparaît, comme on la décrit, pleine de vie voire gavée de vie, Sylvia (Sarah Jane Sauvegrain) assure un relief mystérieux à la poétesse Sylvia. Quant à Thibault de Montalembert il donne à Ted, chez lequel se mêle la culpabilité, l'agacement et la nostalgie, un éclat irrésistible. Dorothee Zumstein qui s'est inspirée des vies de ces trois anciens humains arrive par la magnificence de ses mots à nous les rendre proches. Jusqu'au 1er avril Théâtre Studio, 16, rue Marcelin Berthelot, 94140 Alfortville Tél 01 43 76 86 56. Du 11 au 15 avril Gare au Théâtre, 13, rue Pierre Sépard, 94400 Vitry-sur-Seine Tél 01 55 53 22 26

Publié par Joshka Schidlow

Théâtre : Marie-Christine Mazzola réconcilie les temps

Ecoutez



Vocalisé par [ReadSpeaker](#)



Après une résidence au lycée Jean-Macé, la metteure en scène Marie-Christine Mazzola présente sa nouvelle pièce "Never, never, never", à Gare au théâtre.

Culture

Publiée le 04 avril 2017

Après une résidence au lycée Jean-Macé, la metteure en scène Marie-Christine Mazzola présente sa nouvelle pièce "Never, never, never", à Gare au théâtre.

Marie-Christine Mazzola ne se lasse pas du territoire vitriot. En mars, la metteure en scène présentait le travail qu'elle a mené avec les élèves en chaudronnerie du lycée Jean-Macé lors des portes ouvertes de l'établissement. Après cette résidence, elle revient du 11 au 15 avril, à Gare au théâtre.

Elle livre sa mise en scène du texte de Dorothee Zumstein, [Never Never Never](#). Le dialogue poignant entre Ted Hugues et les deux femmes qu'il a aimées et qui se sont suicidées : Sylvia Plath et Assia Wevill.

Sur scène deux personnages se tiennent dans un décor sommaire. Il est vivant, debout, elle est assise, c'est un fantôme. Il lui parle elle lui répond.

"- Sylvia ?

- Oui Ted.

- Tu es là ?

- Comme toujours..."

Un dialogue qui, comme les bulles du souvenir, redémarre sans cesse par cet échange sibyllin. Ted est sur le point de recevoir un prix prestigieux qui couronne sa carrière de poète. Sa mémoire convoque, l'une après l'autre, ses deux épouses suicidées et concurrentes.

Sylvia la poétesse dont la mort a défrayé les chroniques et Assia, la publicitaire, qui s'est tuée avec sa fille mais dont la disparition a été traitée dans la presse comme un fait divers. Il n'est pas nécessaire de connaître leur histoire car elle nous sera racontée.

Le texte sensible de Dorothee Zumstein, est "un long poème écrit en vers libres qui creuse d'image en image comme fonctionne la mémoire", précise Marie-Christine Mazzola. Il aborde la question du processus d'écriture et des relations amoureuses, du deuil et de la réconciliation.

La mise en scène minimaliste travaille avant tout sur le jeu d'acteurs. "On parle de poètes et donc la qualité des voix était primordiale. J'ai choisi des grains de voix forts, des voix intenses avec une sensibilité et une humanité", explique Marie-Christine Mazzola.

Et le résultat est saisissant, les trois comédiens magnifiques maintiennent les spectateurs sur le fil.

Sylvaine Jeminet

« NEVER, NEVER, NEVER » de Marie-Christine Mazzola AU THEATRE STUDIO BENEDETTI

29 mars 2017 Par
David Rofé-Sarfati

Du texte magnifique et essentiel sur le deuil et sur ce qui ne nous quitte jamais, de Dorothee Zumstein l'auteur de Mayday Marie Christine Mazzola s'est emparé au Théâtre Benedetti d'Alfortville pour une pièce de qualité qui fait la part belle aux talents des comédiens.



Un décor minimaliste, une maison où les meubles se dédoublent, car les histoires vont s'enchâsser. Car les choses se répètent sans cesse. Never never never c'est l'histoire d'Assia. Assia est tombée amoureuse de son voisin alors qu'elle est déjà mariée et que lui aussi est déjà marié à Sylvia Sylvia délaissée par Ted se suicide. Six mois plus tard, Assia s'installe dans la maison du veuf, mais elle aussi se suicidera six ans plus tard, alors que grandissait la célébrité posthume de la première femme. Elle se donnera la mort par le gaz, comme Sylvia. Le génial du texte est de faire rencontrer ces 3 personnes. Par un rite d'occultisme, mais aussi par la rhétorique d'un texte puissant qui recrute l'irrationnel Ted, Sylvia et Assia ne parviennent pas à dormir et vont se parler, s'affronter. Ils vont tenter de régler les comptes, mais Ted le poète maudit est confronté à la limite du verbe ; mais aussi les paroles de chacun ne sont fortes que lorsqu'en même temps elles s'épuisent, car elles s'approchent trop de la vérité des âmes.

Le génial de l'interprétation soutient celui du texte. Les trois comédiens honorent le texte. Sarah Jane Sauvegrain est une Assia épatante.

La pièce est un drame shakespearien; une tragédie grecque. À ce titre elle nous fait traverser par identification l'univers des émotions et des pensées des antagonistes. Nous vivons au travers du jeu des personnages les pires deuils, drames, sentiments de culpabilité, peurs ou dépit amoureux cependant que par procuration. Cette pièce parle de nous. Au final les trois personnages se retrouveront pour un jeu allégorique de la vie. Leur désir de jouer ferme la boucle.

"Never, never, never", de Dorothee Zumstein : trio pour voix de l'au-delà



Never, never, never

Pièce de Dorothee Zumstein

Mise en scène de Marie-Christine Mazzola

Avec Thibault de Montalembert, Sarah Jane Sauvegrain, Tatiana Spivakova

Découvrir deux pièces de théâtre de Dorothee Zumstein, à quelques semaines de distance seulement, incite forcément à établir des comparaisons. La première, qui saute aux yeux, tient, dans l'imaginaire de l'auteure, à la façon de puiser sa matière fictionnelle dans une véricité historique. Dans "MayDay", présenté au Théâtre de la Colline, cela partait d'un fait divers sinistre : la condamnation d'une petite fille de 11 ans pour avoir assassiné deux enfants. Point d'appui réaliste, digne de manchette de journal à sensation, que Dorothee Zumstein dépasse pour livrer une succession de monologues sous forme de compte à rebours.

Avec "Never, never, never", l'argument, s'il est réel, contourne toute notion de véricité pour déboucher sur une dimension onirique, pour ne pas dire fantasmatique : on y relate les échanges entre le poète Ted Hughes et ses deux femmes successives, Sylvia Plath et Assia Wevill, qui partagent l'horrible sort de s'être suicidé toutes les deux. Comme pour "MayDay", Dorothee Zumstein place ses personnages dans une strafe les éloignant de cette approche inaugurale réaliste, puisque Ted Hughes, à la veille de recevoir un prix important, est visité par ces deux femmes.

A la différence de la mise en scène de "MayDay" par Julie Duclos, toute en scénographie changeante et sophistiquée, celle de Marie-Christine Mazzola se signale par une sobriété affirmée. Des tables et des chaises pour tout décor, en décalage, comme pour marquer, dans un premier temps l'appartenance des personnages à des espace-temps différents. Approche aussi simple que délicate nous permettant de nous sentir transportés ailleurs. Il suffit d'une simple invocation, répétée comme une incantation, un prénom (Sylvia), pour que s'amorce cette impression de basculer dans une autre sphère. Les yeux fermés de Thibault de Montalembert juste avant, sont là pour renforcer ce lent basculement. Pour autant, cette impression d'évanescence, à mesure que les dialogues vont aller bon train, va créer un rapprochement des corps et, d'éthérée, la pièce va acquérir une dimension charnelle.

C'est cette sobriété qui rend "Never, never, never" si touchant, favorisant la proximité du spectateur avec ce huis-clos présentant deux femmes différentes. Les deux comédiennes s'y entendent à les rendre singulières : au jeu discret et sensible de Sarah Jane Sauvegrain en Sylvia Plath répond celui, plus déluré et aérien de Tatiana Spivakova - qui va jusqu'à interpréter plusieurs personnages dans une scène loufoque. Thibault de Montalembert, avec un jeu nuancé, est très convaincant en amant égaré entre deux femmes.

Malgré cette ténuité de la mise en scène, "Never, never, never" frappe par la densité de ses dialogues. En cela, il est sans doute plus profond que celui de "MayDay" qui, bien que présentant un récit à rebours à plusieurs voix, a la fluidité d'un pur écoulement verbal que rien ne vient altérer. Avec cette rencontre entre un vivant et deux mortes, "Never, never, never" tente de redonner une forme à des existences meurtries. Il y est moins question d'une quelconque forme de recherche de vérité que de refonder du lien, dans une ultime redécouverte de soi.

Partager cet article

Enregistrer [Repost](#) 

Publié par Georges Jumarie

– dans [THEATRE \(critiques\)](#)

commentaires

Holybuzz

Théâtre : « Never, never, never », de Dorothee Zumstein à Gare au théâtre, à Vitry-sur-Seine
Pierre François / le 1 avril 2017

Fantastique sentimental.

« Never, never, never », malgré son titre, n'est pas l'œuvre d'un auteur anglais ou américain. Dorothee Zumstein est traductrice, ce qui explique une langue proche de la structure anglo-saxonne, selon les connaisseurs. Elle est partie d'une base réelle – Ted Hughes, « poet laureat » en 1984, dont les deux femmes successives se sont suicidées – pour construire une œuvre qui se suffit à elle-même, centrée autour du souvenir, de la souffrance, des dialogues possibles et impossibles. Car le poète va rencontrer ses partenaires mortes. Deux dialogues vont se succéder, ou plutôt s'empêcher, la question centrale étant celle de l'impossibilité de succéder à un premier amour ou, vu complémentirement, la souffrance de se voir supplantée.

Cette différence de perspective est très bien mise en valeur : certaines répliques sont identiques d'une femme à l'autre et pourtant, n'ayant pas la même intonation elles ne peuvent signifier que des sentiments différents. Caricaturalement, car la pièce est bien plus fine que cela, le texte exprime dans un cas la mélancolie mécontente d'un passé serein, dans l'autre l'envie malade de reconnaissance qui se heurte à la transformation des souvenirs.

Enfin, les interprétations sont magistrales. On croit à chacun des personnages dès ses premiers mots – voire son entrée en scène – et on va jusqu'à accepter pleinement cette demi-existence affichée, qui tient du souvenir vivant et de l'ectoplasme parlant. On regrette juste quelques longueurs, mais c'est le genre de choses qui se règlent vite après la première.

Pierre FRANÇOIS

« Never, never, never », de Dorothee Zumstein. Avec Thibault de Montalembert, Sarah Jane Sauvegrain, Tatiana Spivakova. Mise en scène : Marie-Christine Mazzola. A 20 h 30 jusqu'au 1er avril au Théâtre-Studio, 16, rue Marcellin Berthelot, 94140 Alfortville, métro Ecole-vétérinaire-de-Maison-Alfort, tél. 01 43 76 86 56, www.theatre-studio.com. Du 11 au 15 avril à Gare au théâtre, 13, rue Pierre Séward, 94400 Vitry-sur-Seine, RER C Mona ou Romi, Nora ou Gota, station Vitry-sur-Seine (théâtre immédiatement à côté), tél. 01 55 53 22 26, www.gareautheatre.com.